L'infirmière et l'assistante sociale devant le malade

Autor(en): **Berthet, Étienne**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **62 (1953)**

Heft 3

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-683148

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

celles du tapis, on nous donnait la comédie, le chef d'orchestre se muant en Maître Patelin, l'étoile du rondeau niçois en comédienne et l'aspirant-tambour en un Geoffroy de la Maussan qui ravirait Giono.

Je sais de quels soucis les directeurs-parents de la maison paient, la veillée finie et finie leur partie de basse dans les chœurs, ce café au lait, ces galettes qu'on acclame à l'entracte. Mais tant de baisers au moment de la pépiante couchée, tant de bras ronds passés à leurs cous et qui serrent, valent ces heures de calcul seuls avec un cahier où s'alignent de gros nombres à plusieurs chiffres avec beaucoup de retenues. C'est parce qu'ils sont payés de leurs peines et des futures par cette joie qu'ils font éclore qu'ils peuvent affronter sans découragement le courrier quotidien qui pour cinquante lits déjà pleins apporte cent demandes.

— Henri, dit la directrice à son mari promu administrateur, Henri, on ne peut décemment répondre non à... ça. Tiens, lis.

— Henriette, répond Henri, finalement, en nous serrant un peu, on la prendra, hein, la sœur de Roger?

Et la femme coupe, plus bas:

— Tu sais ce qu'il m'a dit, Roger? Si vous la prenez, vous verrez: vous en serez contents. Elle est si intelligente, elle!

Ce soir le mari n'a plus eu le temps de répondre: le frère cadet de Roger «dont la sœur, elle, est si intelligente», ce tout petit lutin qui portait gravement le sel ami par une nuit d'étoiles, eh bien, il entre tout de go dans le bureau de ceux qui alignent des chiffres:

— Non, fait-il en riant, je ne suis pas couché parce que... notre Africaine... son agneau est né.

Au plus méchant de la disette, quand tant d'enfants nouveaux «qu'on ne pouvait pas refuser» devaient être hébergés en surplus, on avait acheté aux bergers transhumants cette brebis et une agnelle pour nourrir la famille accrue. Mais jamais ladite famille, accrue ou non, n'accepta qu'on tuât les bêtes.

— Des bêtes! mais pas de la viande. Ajoutons-les à nos chèvres. Ce sera beau!

Ainsi s'était accru cet été le troupeau qui ce soir s'accroît de nouveau par une naissance charmante. Dans quelques jours il s'accroîtra de quelque enfant qu'on ne peut pas laisser et, petit pâtre! de ta sœur ah! si intelligente, elle!

— Une de plus une de moins! dit Henriette qui en oublie ses chiffres. Puisqu'un agneau est déjà né et qu'au printemps nous aurons des chevreaux il te faudra, berger, une bergère!... Va dormir maintenant. Fais de beaux rêves en attendant demain où nous irons chercher ta sœur. Ce soir est un beau soir et demain sera un beau jour.

Le garçonnet a tenté de siffler — comme un grand, pour montrer sa joie.

— Seulement le trou dans les lèvres, me confie-t-il, je le fais mal: voyez.

C'est vrai: il siffle au ras de sa fossette gauche.

— Ça ne fait rien, petit pâtre, le cœur y est: pour toi, pour nous, pour tous et à chaque nouveau qui luira le cœur y sera pour quelque autre. Va, où naît un lapin il naît un laiteron et cette terre entêtée, avec son soleil vous donnera plus que le sel d'amour le sel de vie.

L'infirmière et l'assistante sociale devant le malade

Par le Dr Etienne Berthet

La souffrance physique est ressentie par l'animal comme par l'homme, mais chez l'homme elle se double d'un sentiment nouveau, la détresse morale.

La médecine sociale à laquelle participent l'infirmière et l'assistante sociale est un immense progrès apporté au soulagement de la misère humaine, mais elle n'est pas tout. La vraie prévention de la tuberculose n'est pas uniquement dans les examens radiophotographiques et les réactions tuberculiniques des masses. Elle est essentiellement dans l'effort que nous ferons pour maintenir chez l'homme un meilleur équilibre social et mental.

La vraie médecine sociale est moins de construire des dispensaires et des sanatoriums que de donner aux familles des maisons saines, une

nourriture suffisante, une organisation rationnelle du travail et des loisirs.

Le rôle de l'infirmière et de l'assistante sociale n'est pas seulement d'empêcher les malades de mourir, mais encore de les aider à vivre. Il est d'essayer de faire reculer l'angoisse humaine, cette sensation de solitude et d'abandon toujours si lourde au cœur des hommes. Il dépasse une simple tâche technique. Il est d'aider les familles à diriger leur vie personnelle, à construire leur bonheur avec le maximum de solidité.

Son rôle est d'apporter au malade ce qu'il attend d'elle et qui est plus qu'une piqûre, un pansement ou un conseil d'hygiène.

Ce que le malade attend d'elle, c'est une sensation de sécurité. C'est elle qui en rétablissant le calme et la confiance dans son esprit, mettra en jeu cette force immense et impondérable qu'est un bon moral. C'est elle qui actionnera ce puissant choc émotif grâce auquel tant de guérisons sont accélérées.

Cette sensation de sécurité, elle ne la créera pas par une affirmation solennelle et dogmatique, ni par un optimisme systématique et puéril, ni par une compassion éplorée et maladroite. Cette sensation de sécurité émanera naturellement de leur personnalité et de tous les éléments qui la composent, valeur technique et valeur morale, cette sensation de sécurité sera la résultante de leurs qualités d'intelligence et de cœur, de leur sensibilité disciplinée, de la justesse de leur jugement.

Qu'on songe à la dure épreuve qu'est toujours pour le malade l'entrée à l'hôpital, la consultation au dispensaire. Devant l'infirmière il devra se montrer nu, misérable et souvent ridicule. Devant elle il étalera ses misères physiques et morales, ses angoisses et ses espoirs. N'oublions jamais qu'on lui doit sa sympathie, sa réserve, son respect.

Ce que le malade attend de l'infirmière? C'est beaucoup de sympathie et de charité. Un auteur a dit que, sans la charité, la médecine est une branche des pompes funèbres. Rabelais a écrit «qu'il abhorrait le minois du médecin chagrin, rébarbatif, malplaisant, malcontent, sévère, rechigné, qui contriste le malade». Il faut au médecin, a dit encore Rabelais, «une face joyeuse, sereine, gracieuse, plaisante, qui réconforte celui qui souffre».

Cette sympathie et cette charité l'infirmière en mesurera toute l'efficacité lorsqu'elle entrera le matin dans la chambre d'un grand malade après la tristesse infinie d'une longue nuit sans sommeil, lorsqu'elle verra ce visage défait, ces yeux angoissés qui attendent un mot de réconfort, un regard affectueux, une présence après le rythme désespérément ralenti des heures dans une nuit de souffrance.

Un physiologue suisse, le Dr Burnand, a écrit à ce sujet:

...«*Que signifie cette fenêtre éclairée au-dessous de moi, ce seul trou de lumière dans cette façade d'ombre? Une fenêtre éclairée chez les hommes, cela veut dire une intimité, une pensée studieuse qui veille.*

»*Ici c'est une loi contraire. Ce sont les fenêtres obscures comme des yeux fermés qui veulent dire: repos, oubli, consolation. Et c'est la fenêtre illuminée qui veut dire douleur...*»

Ce que le malade attend de celles qui le soignent? C'est une connaissance et une pratique aussi parfaites que possible de ce qui est leur métier, l'accomplissement consciencieux et régulier des tâches quotidiennes. Le détail en est souvent quelconque, les soins très humbles, les tâches modestes, et si elles cèdent parfois, celles qui sont appelées à les accomplir, au découragement, qu'elles se rappellent que dans leur action tout est important puisque la vie d'êtres humains en peut dépendre.

L'existence n'est pas faite d'une succession de grands actes héroïques, mais de cette admirable et rare vertu d'être héroïque dans les humbles besognes de la vie quotidienne.

En toutes circonstances elles doivent fournir du travail de qualité et c'est à un philosophe français, Charles Péguy, que nous ferons appel pour illustrer cette idée.

Ecoutons ce que disait Péguy des ouvriers de son faubourg d'Orléans: «*...Il y avait un honneur incroyable du travail... Nous avons connu ce soin poussé jusqu'à la perfection, égale dans l'ensemble, égal dans le plus intime détail... Nous avons connu cette piété de l'ouvrage bien faite, poussée, maintenue jusqu'à ses plus extrêmes exigences. Il fallait qu'un bâton de chaise fût bien fait, ni pour le patron, ni pour les connaisseurs, ni pour les clients du patron. Il fallait qu'il fût bien fait lui-même, en lui-même, pour lui-même...*»

Un travail en profondeur

Ce travail de qualité est aussi un travail d'approfondissement comme le montrera l'exemple suivant:

Une vieille femme de 72 ans vient à une consultation de dispensaire pour sa tension. L'examen médical terminé, la potion ou les piqûres ordonnées, cette vieille femme repartira chez elle, retrouvera des conditions de vie toujours aussi médiocres et bien peu faites pour lui assurer le repos dont elle a un urgent besoin. Quel sera donc l'intérêt du traitement ordonné? Potions et piqûres seront sûrement sans grande efficacité. Par contre si cette vieille femme avait été complètement interrogée, si on avait appliqué à son égard les règles de la médecine humaine et non celles de la médecine vétérinaire, on aurait appris qu'elle vit chez elle depuis deux ans avec une nièce de 50 ans complètement impotente qu'elle a charitablement recueillie et qu'elle soigne avec dévouement. Plus qu'une drogue, une étude des conditions de vie de cette vieille femme aurait permis peut-être de lui apporter le soulagement qu'elle était venue chercher.

Les exigences des malades ne seront pleinement satisfaites qu'autant que l'on aura une connaissance aussi parfaite que possible des êtres humains qui se confient à vous.

Souvenons-nous toujours que diagnostiquer et traiter le seul organe malade est insuffisant. Ouvrir un abcès, donner de la digitale à un cœur surmené, faire un pneumothorax artificiel à un tuberculeux n'est que la première étape de l'aide que nous devons apporter à ces êtres qui souffrent.

Nous devons faire plus, situer le malade dans son cadre de vie sociale, professionnelle, familiale, et ne jamais oublier que cet infecté, ce cardiaque, ce tuberculeux ont un cœur et même

L'uniforme du personnel féminin des secours sanitaires volontaires

Par colonel M. Kessi, [illegible]-chef de la Croix-Rouge

Le 20 novembre 1952, la décision du Département militaire fédéral concernant l'habillement et l'équipement du personnel féminin du service de la Croix-Rouge, du 12 novembre 1952, est entrée en vigueur. Elle est basée sur l'article 43 du Règlement de service de la Croix-Rouge (Arrêté du Conseil fédéral concernant les secours sanitaires volontaires et l'organisation des formations de la Croix-Rouge, du 25 juillet 1950), aux termes duquel la Confédération fournit l'habillement et l'équipement du personnel des détachements de la Croix-Rouge (personnel féminin du Service de la Croix-Rouge), et le Département militaire fédéral fixe les détails d'exécution. La décision précitée du Département militaire fédéral constitue par conséquent une partie intégrante du règlement de service de la Croix-Rouge, dans le sens des dispositions exécutives particulières.

Nous sommes très reconnaissants au chef du Département militaire fédéral, le conseiller fédéral Kobelt, de ce que cette décision réponde aux exigences particulières de la femme engagée dans les secours sanitaires volontaires; ce fait met en valeur la reconnaissance envers celles qui sont prêtes à servir volontairement dans l'armée. Il signifie aussi une reconnaissance à l'égard de la formation technique acquise dans la vie civile et qui constitue la base de l'enrôlement des femmes des secours sanitaires volontaires dans le cadre du Service de santé de l'armée, qu'il s'agisse de la formation professionnelle des femmes-médecins, -dentistes, pharmaciennes, infirmières et spécialistes, toutes diplômées, ou de la formation volontaire des éclaireuses et des samaritaines.

De gauche à droite: uniforme de sortie, tenue de campagne, tenue avec manteau d'ordonnance, manteau avec capuchon.

Sans aucun doute, la nouvelle réglementation concernant l'habillement et l'équipement aura une influence favorable sur le recrutement du personnel féminin de nos secours sanitaires volontaires; notre longue expérience nous montre en effet qu'il est d'une urgente nécessité de mettre à la disposition des femmes du Service de la Croix-Rouge l'habillement et l'équipement appropriés aux tâches qui sont les leurs en campagne; cette nécessité a toujours été ressentie à nouveau au cours du dernier service actif.

De gauche à droite: l'insigne de fonctions (infirmière, samaritaine, secouriste sanitaire volontaires (croix-rouge sur fond blanc); le correspondant de leur spécialité. — Double chevron gris bordé d'or (2e classe de solde). — Chevron simple: chef de détachement territo supérieure (4e classe de solde). — Tresse simple: chef de groupe liseré d'or.

[illegible]aireuse) se porte au haut de la manche gauche. Dessous, le badge des [illegible]mmes médecins, dentistes, pharmaciennes portent à la place l'insigne [illegible]et de détachement E. S. M., femme médecin, dentiste ou pharmacienne [illegible]e classe de solde). — Double tresse grise: intendante et infirmière [illegible]firmière diplômée (5e classe de solde). — Insigne du col, fond bleu

une âme et qu'il y a entre les uns et les autres d'étroites interréactions.

Rappelons-nous dans chacune de nos actions ce vieil adage qui dit que l'infirmière et le médecin peuvent parfois guérir les malades, souvent les soulager, toujours les consoler.

Gardons cette conviction que si l'homme est trop souvent un loup pour l'homme, que si la lutte pour la vie est, hélas, un fait d'observation quotidienne avec tout ce qu'elle compte de grandeurs et d'ignominies, il existe encore dans le monde un esprit de justice et de charité dont les assistantes sociales se doivent d'assurer la permanence.

(Conférence donnée par le Dr E. Berthet à Genève le 31 mars 1952.)

UNE VISITEUSE ANNUELLE

LA GRIPPE

Par «Paracelse»

Sans doute y avez-vous passé comme tout le monde: un beau soir, vous vous êtes senti la tête lourde, la jambe molle, le dos courbatu, la gorge douloureuse... Vous avez pris votre température: 39 °! Pas d'erreur: c'était la grippe!

La grippe est une vieille connaissance. Sans remonter jusqu'au moyen âge et à certaines varioles ou à certaines pestes qu'on a pu lui assimiler, nous possédons des renseignements précis sur les épidémies grippales qui ont sévi en Europe au cours des autres derniers siècles. Celles-ci se suivent et ne se ressemblent pas. Mais toutes présentent un caractère commun: c'est leur extrême diffusion. On comprend le désarroi de nos ancêtres devant ce mal capricieux, qu'ils baptisèrent, au XVIe siècle, «influenza occulta coeli», l'influence occulte du ciel, d'ou le nom d'influenza couramment utilisé par les Anglo-Saxons. Au long des chroniques des XVIIIe et XIXe siècle, la grippe se voit appelée successivement «follette», «coquette», «farfadet», «baraquette», «brienne», «horion», et j'en passe, de tout aussi expressifs.

15 janvier 1953

L'épidémie de grippe en France

PARIS, 15 (United Press) — Le nombre de personnes qui ont contracté la grippe a pris de telles proportions ... France que plusieurs écoles ... A Clermont-Ferrand, le ... Amédée-Gasquet a fermé ... ves ayant dû garder le ... A Montluçon, 105 je...

La grippe à Genève reste bénigne 1953

31.1. Les recherches effectuées à Genève viennent de révéler que le virus responsable de l'apparition actuelle de la grippe dans notre ville était du type A1, qui se rapproche beaucoup de celui découvert pendant l'épidémie de grippe qui sévit durant l'hiver 1950/51. Le virus A1 est celui qui...

L'épidémie de gr... 27.2 est en régression 1953

Depuis plus d'un mois que court l'épidémie de grippe, elle commence seulement à être en régression d'une façon marquée.

En effet, il y a actuellement encore 1300 cas de grippe signalés à l'Institut d'hygiène, alors qu'il y a deux semaines on en comptait quelque 7000.

Dans les écoles, le pourcentage des absences dues à la grippe, qui était de 25 % lors de la ... de la plus virulente de l'épidémie, est ... 14 %.

Si la ... e à atteindre la population ... façon bénigne — elle co...

Cett... pers... sont ... ans ... vi... 4...

Courrier neuchâtelois 11.2

La grippe à Neuchâtel

NEUCHATEL, 11 (C. P.) — L'épidémie de grippe qui sévit actuellement à Neuchâtel, pour bénigne qu'elle soit, n'en cause pas moins de sérieux désagréments. A l'hôpital de la ville, notamment, où tous les lits sont occupés, le personnel est à ce point décimé par la grippe, qu'on a dû faire appel à des soldats pour assurer le service. Le Département militaire fédéral a, en effet, avancé de l'automne à ce mois-ci, le cours de répétition d'une colonne de la Croix-Rouge et six soldats de cette unité ont été affectés à l'hôpital des Cadolles pour remplacer ... personnel malade.

La neige a...

COURRIER VALAISAN 31.1.53

La grippe s'étend

SION, 31 (C.P.) — La grippe s'étend à ... nombreuses familles ... Cette soudaine extension ... obligé l'hôpital régional à ... sures de prévention. C'est ... lades, mais ... à ne pas faire ...

Une terrible épidémie, la «grippe espagnole» de 1918

Présente encore dans les mémoires, l'épidémie de 1918 - 1919 fut sans conteste la plus cruellement célèbre. Elle avait débuté au printemps par une première poussée bénigne, par ce qu'on appelle aujourd'hui une épidémie pilote. La pandémie prit toute son extension en juillet, puis, après une accalmie passagère, une nouvelle poussée déferla sur le monde tout entier, passant d'Asie en Europe, puis en Amérique, n'épargnant ni l'Afrique ni l'Australie. Les troupes comme les populations civiles furent atrocement décimées. On évalue en effet le nombre des victimes à 16 millions pour le monde entier. En Suisse seulement, les statistiques indiquent pour 1918 - 1919 2 250 000 cas de grippe, dont 21 846 mortels.

Dieu merci, une telle hécatombe reste unique. Habituellement, la grippe n'est grave que par ses rares complications broncho-pneumoniques, et l'épidémie dont nous sortons n'a pas fait exception à la règle. En 1951, tout rentrait dans l'ordre en quatre ou cinq jours. En 1953, le cours de la maladie fut en général un peu plus prolongé, évoluant en deux poussées fébriles successives qui s'inscrivent sur les feuilles de température sous la forme du «V grippal» classique. Et, bien souvent, persiste pendant une ou deux semaines un état de fatigue assez pénible, qu'il faut sans doute attribuer à une défaillance passagère des capsules surrénales (ces deux petits croissants jaunes coiffant nos reins), qui règlent notre tonus et notre énergie.